

L'Abéille de la Nouvelle-Orléans. NEW ORLEANS BEE PUBLISHING CO., LIMITED.

Bureau: 323 rue de Chartres, entre Cooli et Bienville.

Printed at the Post Office of New Orleans at Second Class Matter.

POUR LES PETITES ANNONCES DE DEMANDES, VENTES, LOCATIONS, ETC., QUI SE SOLDENT AU PRIX REDUIT DE 10 CENTS LA LIGNE, VOIR UNE AUTRE PAGE DU JOURNAL.

TEMPERATURE.

Du 30 novembre 1909. Thermomètre de E. Claudel, Opticien, Successeur de E. & L. Claudel, 918 rue Canal, N.-O., Lne. Fahrenheit Centgrade

Pas de Prohibition dans l'Alabama.

La campagne très active qu'ont menée les apôtres de la Prohibition dans l'état de l'Alabama vient de s'y terminer par leur déconfiture; le peuple à la consultation qu'il a eue l'avant-dernière journée a écrit, à rebours de sa tendance habituelle, de boire à son goût vin et liqueurs.

Depuis longtemps, les partisans de l'abstinence totale connus sous le nom de Prohibitionnistes, s'étaient mis en ville, ils allaient de ville en ville, de bourgade en bourgade prêcher leurs doctrines; faisant le tableau le plus hideux des maux déplorables des malheureux qui se livrent à un usage immodéré de spiritueux; des vices dont ils deviennent les victimes quand, trop faibles pour résister, ils obéissent à une tentation qui plus tard se change en besoin de boire. Et renchérissant sur les cas qu'ils avaient à citer à l'appui de leur thèse, ces pédicants terminaient leurs harangues en demandant au peuple de mettre fin à un navrant état de choses, humiliant et dangereux pour la société.

En interdisant la vente des vins et des liqueurs, vous rendez à cette société et à bien des familles le plus signalé des services; ici c'est un père, là un époux, un fils ou un frère, un être cher enfin qui non seulement a perdu toute utilité, mais encore est devenu une honte pour les siens que vous ramenez au sentiment du devoir.

Et c'est avec de telles paroles, belles assurément, et malheureusement trop vraies dans bien des cas, que les propagandistes essayaient de gagner à leur cause des adhérents; mais le peuple n'a pas cru devoir se priver d'une de ses libertés les plus précieuses; et à l'élection d'avant-hier, il a répondu l'amendement proposé à la constitution de l'état.

La victoire des anti-prohibitionnistes est éclatante; ainsi s'en sont-ils réjouis, l'ont-ils célébrée avec une joie débordante. A la Mobile, le peuple s'est prononcé processionnellement dans les rues; et dans plusieurs quar-

tiers de la ville il a été tiré des feux d'artifice. Femmes et vieillards ont pris part à la manifestation et ont poussé des vivats jusqu'à ce qu'ils en perdissent pour ainsi dire la voix.

La défaite des prohibitionnistes porte un coup mortel aux aspirations politiques du Gouverneur Comer et du juge S. D. Wesley, le candidat des prohibitionnistes aux fonctions de Gouverneur qui avait rédigé lui-même l'amendement proposé à la constitution de l'état.

La ville de Birmingham a voté contre l'amendement ce qui a fort surpris les prohibitionnistes qui la croyaient de leur côté; en politique les déceptions ne sont pas rares.

QUARANTE ANS APRES COMPIEGNE!

15 Novembre.

C'était le séjour favori de l'Impératrice Eugénie. Elle aimait à se retrouver dans ce palais qui lui rappelait les plus beaux moments de sa jeunesse, alors que l'amour de l'Empereur mettait une couronne à ses pieds. C'est là, en effet, que ses fiançailles furent décidées.

Avant son mariage, l'Impératrice, alors comtesse de Teba, quittait l'Espagne chaque année pendant quelques mois et venait avec sa mère, la comtesse de Montijo, visiter leurs amis soit à Paris, soit en Angleterre.

C'est dans un de ces voyages, en 1852, à un bal de l'Élysée, lorsqu'il était Président de la République, que le Prince Louis Napoléon vit la comtesse de Teba pour la première fois. L'extrême beauté de Mlle de Montijo, un charme incomparable, les grâces d'un esprit brillant et cultivé, firent une profonde impression sur le Prince-Président, et dès lors, les influences féminines qui pouvaient avoir tenu une place dans son existence furent effacées.

Louis Napoléon n'ignorait pas que le prestige du luxe est insupportable de l'exercice du pouvoir. Les domaines de la Couronne représentaient leur éclat. Après l'Élysée, le palais de Compiègne à l'époque des chasses s'animait d'une vie nouvelle. La comtesse de Montijo et sa fille y parurent. Tous les hommes que la délicatesse permet d'adresser à une jeune fille le Prince-Président les mit aux pieds de la belle étrangère, et bientôt parmi les hôtes de Compiègne il ne fut plus question que du roman princier.

Dès lors, la pensée du mariage était arrêtée entre eux. Mais on était à la veille d'une grave transformation politique. L'Empire semblait prêt à renaitre. Le Prince-Président sentait qu'il avait besoin d'être fortement armé. Lorsqu'il eut été agréé comme fiancé par Mlle de Montijo.

— Nous sommes à la veille de grands événements, lui dit-il. Retournez en Espagne. Je ne veux pas vous exposer aux hasards que je vais courir. Si la fortune me sourit, nous nous réunirons! — Quoi qu'il arrive je serai votre femme, lui répondit-elle. Si les événements vous trahissent, venez dans mon pays. Nous aurons une situation indépendante, et peut-être là serons-nous plus heureux que sur le Trône.

La comtesse de Teba quitta Compiègne, emportant un simple anneau d'or au doigt, et un bijou symbolique, un tréfle à qua-

tre feuilles, composé de quatre grosses émeraudes entourées de brillants. Ce bijou, l'Impératrice le portait constamment, parmi ses autres parures.

Quelques semaines plus tard, après le coup d'État du 2 décembre, le mariage était célébré à Notre-Dame, et la comtesse de Teba devint l'Impératrice.

Chaque année la Cour quittait Saint-Cloud pour Compiègne, du 6 au 8 novembre, afin de s'y trouver le 15, jour de la Sainte-Eugénie. L'arrivée des souverains était fêtée par toute la population. On recevait les autorités, le garnison, qui était rangée dans la cour d'honneur; puis on s'installait en attendant la première série des invités qui arrivait vers le 22. C'était une faveur d'en faire partie. La fête de l'Impératrice avait un caractère intime et officiel. On savait que la souveraine désignait de préférence pour ce jour-là les personnes qui lui étaient particulièrement sympathiques.

Dès la veille, des fleurs, des lettres, des télégrammes arrivaient de minute en minute de tous les pays du monde, de tous les souverains de l'Europe. L'Impératrice faisait placer les premiers bouquets dans son cabinet et de proche en proche ils remplissaient les salons, les galeries, jusqu'aux vestibules du palais. Tous les salons, tous les coins étaient envahis. Corbeilles merveilleuses, gerbes rares, petits bouquets populaires avec un mot, témoignages touchants de gratitude et de souvenir. Ceux-ci étaient pas les moins bien venus.

Dès le matin du 15 novembre l'Impératrice commençait sa journée par visiter les hôpitaux, joignant ce témoignage de son intérêt personnel aux dons généreux qui étaient libéralement distribués. A onze heures on célébrait la messe; puis, après le déjeuner, avait lieu une réception officielle. C'est le soir, après le dîner, que l'Impératrice accueillait les vœux de ses hôtes. Chaque soir l'entourage lui offrait vœux et fleurs. Les violettes de Parme étaient en majorité. On savait que cette jolie fleur pâle et embaumée était la fleur de prédilection de la souveraine. Tous ces bouquets réunis formaient de véritables pyramides dans les angles des salons où l'on se tenait. A neuf heures on tirait un feu d'artifice devant le palais, du côté du parc. C'était une réjouissance toute populaire, car la température ne permettait pas aux femmes en toilette de bal d'y assister autrement qu'à travers les fenêtres fermées. Puis la soirée s'achevait par un tour de valse improvisé. Il n'y avait point d'orchestre. C'était de tradition. Les musiciens de bonne volonté se mettaient au piano. Le prince de Metternich, l'ambassadeur d'Autriche, excellait à jouer des valses viennoises entraînantes. A cette époque on aimait encore la danse, pour laquelle les hommes d'un âge mûr avaient des soupçons de regret.

Le dernier feu de Sainte-Eugénie fut célébré à Compiègne, le 15 novembre 1869, en l'absence de l'Impératrice, qui était en Egypte, où elle représenta la France à l'inauguration du canal de Suez. L'Empereur avait tenu à ce que ce jour fût fêté joyeusement par le Prince Impérial. Ses jeunes camarades, une soixantaine de personnes de l'intimité de la Cour, avaient été réunis. Après le dîner, on convint d'envoyer à l'Impératrice, à Suez, une dépêche collective. Puis, sur l'air de "La Boulangère", l'Empereur donna le signal et conduisit lui-même la danse, une longue farandole se développa à travers les salons et les galeries, à la grande joie du Prince Impérial.

qui avait alors treize ans. L'Empereur était d'une intarissable gaieté. Il fatigua les jeunes danseurs.

Ce fut la dernière fête donnée à Compiègne sous l'Empire. Elle eut un caractère d'intimité et de gaieté qui ne laissent point de place aux prévisions sinistres.

L'année suivante, à la même époque, un état-major prussien campait dans le palais. Après avoir goûté à tous les triomphes, à tous les bonheurs, après les grands maîtres, l'Impératrice Eugénie se tient volontairement à l'écart de tout. Sa vie est enveloppée d'un nuage d'ombre et de silence, telles ces statues voilées de deuil qu'on voit, au doigt posé sur les lèvres, veiller près des tombeaux.

L'île de Monte-Cristo. Le roi d'Italie vient de se rendre définitivement acquéreur de l'île de Monte-Cristo, qui appartenait au marquis Ridoif de Florence et auquel le souverain la louait depuis dix ans.

Cette île, qui évoque à notre imagination tant de souvenirs fantastiques depuis qu'elle fut immortalisée par Alexandre Dumas, avait été achetée par Victor Emmanuel III lorsqu'il n'était encore que prince de Naples, par son aspect romantique et sa pittoresque beauté.

Située à quelques milles de l'île d'Elbe, elle ne possède point de habitation qu'un pavillon de chasse édifié par le Roi et dans lequel il se plaît à venir parfois oublier avec la Reine les soucis du pouvoir. La gracieuse souveraine éprouve une véritable prédilection pour ce paradis ignoré dont elle aime à parcourir les forêts silencieuses et les grèves désertes vêtues du costume de paysannes toscanes qui lui sert à ravir. La chronique raconte également qu'elle s'amuse durant ses villégiatures dans l'île à confectionner des plats à sa façon que le Roi déclare succulents!

On conçoit donc que Victor Emmanuel ait ajouté à ses nombreuses propriétés cette oasis luxueuse où il goûte à la fois le bonheur de vivre et celui d'oublier sa haute destinée.

THEATRES. Théâtre de l'Opéra.

La direction donnait hier, pour sa seizième soirée d'abonnement, la seconde de Faust avec un changement de distribution afin d'y ajouter l'attrait de la nouveauté.

Mardi de la dernière semaine, l'Opéra de Gounod avait été chanté par MM. Zoccai, Cargou, Chadaï et Mlle Chazotte; hier il l'a été par MM. Nuiho, Huberty, Chadaï et Mlle Rolland, et nous aurons en toute sincérité que les deux fois la représentation a été fort bien réussie.

M. Nuiho a chanté le rôle plusieurs fois à Paris, et en 1907 à New York; il y a toujours obtenu le même succès.

Le libretto de Faust a été emprunté, nul ne l'ignore, à un roman philosophique de Goethe. L'intention dominante du poète allemand, en écrivant cet ouvrage où la réalité se cache sous les caprices les plus fantastiques de l'imagination, est de montrer que le doute est la maladie la plus funeste de l'esprit humain; qu'il conduit au découragement, et que le découragement ouvre la voie grande aux vices et aux crimes.

Le personnage de Faust est peu sympathique. A peine son retour au printemps de la vie, celui qui a vendu son âme à satan captive, trompe une pauvre fille sans protecteur, et lui apporte le déshonneur et la mort. Marguerite, sa victime, nous paraît très intéressante dans la personne de Mlle Rolland, qui a donné au rôle toute la modestie, toute la candeur et toute la poésie qu'il exige.

Mlle Rolland, dans un contraste habilement ménagé, a fait succéder la physionomie du remords et du désespoir à la charmante expression de l'innocence. Comme chanteuse et comme actrice, elle s'est élevée, dans l'Opéra de Gounod, à la hauteur qu'elle avait atteinte dans Lakmé, La Traviata et Louise. Mlle Rolland est du petit nombre d'artistes qui travaillent sans relâche et grandissent toujours dans l'estime et l'admiration du public.

M. Nuiho sous les traits de Faust a été très applaudi; il a nuancé son chant avec beaucoup d'art; il a revêtu d'un coloris brillant.

Le premier ténor léger de la troupe possède une voix d'une puissance et d'un volume qui lui permettent de chanter des rôles qui ne sont pas de son repertoire; et avec cela, il a de l'école, du style et une grande habitude de la scène.

Empêché de chanter par une indisposition, M. Hensato a été remplacé par M. Chadaï, qui a rempli le rôle de Valentin et s'en est convenablement acquitté.

M. Huberty a dit la sérénade du quatrième acte en vers Méphistophélès en veine de gaieté. Il a fait un excellent diable, dominant au rôle de Méphistophélès une originalité peu commune. Ses mouvements, son rire, ses sarcasmes, ses accents, tout en lui était dans le ton et la mesure voulus pour parfaitement représenter cet esprit malin, ce génie mauvais auquel le grand penseur allemand fait jouer un rôle si important dans son roman.

Ce soir, représentation exceptionnellement intéressante pour commémorer ce qui fut un événement à la fois artistique et mondain, l'ouverture du théâtre de la rue Bourbon. Il y a cinquante ans aujourd'hui que le théâtre était inauguré; qu'on y chantait pour la première fois; et c'est à Rossini qu'échut le posthume honneur d'être entendu dans un de ses chefs-d'œuvre.

Voici comment nos sinés ont annoncé l'ouverture du théâtre:

THEATRES. Théâtre de l'Opéra.

La direction donnait hier, pour sa seizième soirée d'abonnement, la seconde de Faust avec un changement de distribution afin d'y ajouter l'attrait de la nouveauté.

Mardi de la dernière semaine, l'Opéra de Gounod avait été chanté par MM. Zoccai, Cargou, Chadaï et Mlle Chazotte; hier il l'a été par MM. Nuiho, Huberty, Chadaï et Mlle Rolland, et nous aurons en toute sincérité que les deux fois la représentation a été fort bien réussie.

M. Nuiho a chanté le rôle plusieurs fois à Paris, et en 1907 à New York; il y a toujours obtenu le même succès.

Le libretto de Faust a été emprunté, nul ne l'ignore, à un roman philosophique de Goethe. L'intention dominante du poète allemand, en écrivant cet ouvrage où la réalité se cache sous les caprices les plus fantastiques de l'imagination, est de montrer que le doute est la maladie la plus funeste de l'esprit humain; qu'il conduit au découragement, et que le découragement ouvre la voie grande aux vices et aux crimes.

Le personnage de Faust est peu sympathique. A peine son retour au printemps de la vie, celui qui a vendu son âme à satan captive, trompe une pauvre fille sans protecteur, et lui apporte le déshonneur et la mort. Marguerite, sa victime, nous paraît très intéressante dans la personne de Mlle Rolland, qui a donné au rôle toute la modestie, toute la candeur et toute la poésie qu'il exige.

Mlle Rolland, dans un contraste habilement ménagé, a fait succéder la physionomie du remords et du désespoir à la charmante expression de l'innocence. Comme chanteuse et comme actrice, elle s'est élevée, dans l'Opéra de Gounod, à la hauteur qu'elle avait atteinte dans Lakmé, La Traviata et Louise. Mlle Rolland est du petit nombre d'artistes qui travaillent sans relâche et grandissent toujours dans l'estime et l'admiration du public.

M. Nuiho sous les traits de Faust a été très applaudi; il a nuancé son chant avec beaucoup d'art; il a revêtu d'un coloris brillant.

Le premier ténor léger de la troupe possède une voix d'une puissance et d'un volume qui lui permettent de chanter des rôles qui ne sont pas de son repertoire; et avec cela, il a de l'école, du style et une grande habitude de la scène.

Empêché de chanter par une indisposition, M. Hensato a été remplacé par M. Chadaï, qui a rempli le rôle de Valentin et s'en est convenablement acquitté.

M. Huberty a dit la sérénade du quatrième acte en vers Méphistophélès en veine de gaieté. Il a fait un excellent diable, dominant au rôle de Méphistophélès une originalité peu commune. Ses mouvements, son rire, ses sarcasmes, ses accents, tout en lui était dans le ton et la mesure voulus pour parfaitement représenter cet esprit malin, ce génie mauvais auquel le grand penseur allemand fait jouer un rôle si important dans son roman.

Ce soir, représentation exceptionnellement intéressante pour commémorer ce qui fut un événement à la fois artistique et mondain, l'ouverture du théâtre de la rue Bourbon. Il y a cinquante ans aujourd'hui que le théâtre était inauguré; qu'on y chantait pour la première fois; et c'est à Rossini qu'échut le posthume honneur d'être entendu dans un de ses chefs-d'œuvre.

Voici comment nos sinés ont annoncé l'ouverture du théâtre:

FAITES USAGE DU BAUME D'ALLEN Pour les Poumons

Dès que vous prenez un rhume et ainsi vous évitez des affections dangereuses des bronches et des poumons... Vendu partout. DAVIS & LAWRENCE CO. N. Y.

Grace De Mar, deux excellents artistes auxquels le public ne s'attendait pas ses applaudissements. La troupe, du reste, dans son ensemble, est très bonne. La scène est soignée et l'on peut prédire que "A Knight for a Day" sera salle comble toute la semaine au Crescent.

ORPHEUM.

La salle de l'Orpheum était bondée lundi soir et aux deux représentations d'hier, et les spectateurs ont été récompensés de leur empressement par des numéros de vaudeville exceptionnellement attrayants.

Le charmante et habile comédienne Marie Daminton a obtenu un grand succès dans ses imitations très réussies de célébrités de la scène.

Le célèbre chasseur sud africain Fred Lindsay qui manie un fouet d'une longueur inouïe avec une maestria incomparable, a présenté un numéro intéressant.

Les six danseuses américaines sont gracieuses et ont été fort applaudies.

Une petite comédie, fort amusante intitulée "The Hooper Girl" a été très bien jouée par Mlle Kate Watson et M. Gustave Cahah.

Fred Lewis et Martha Chapin, dansent et chantent à ravir. Des vues cinématographiques et l'excellent orchestre du professeur Tosso complètent heureusement le programme.

TULANE.

"The Chorus Lady" est une comédie musicale très amusante, ce qui est assez rare dans les pièces de ce genre.

L'intrigue se déroule dans le monde du théâtre et met en scène un personnage éminemment sympathique, celui de Patricia O'Brien. Ce rôle est tenu à la perfection par Mlle Rose Stahl, une excellente artiste que notre public a déjà applaudie et qu'il a revue avec plaisir.

La musique du "The Chorus Lady" est ravissante et contient nombre de jolies chansons qui deviendront promptement populaires.

La troupe qui seconde Mlle Rose Stahl est fort bien composée, et comprend entre autres excellents artistes MM. Wilfred Lucas, Walter Pennington, Kenyon Bishop, Mmes Alice Leigh, Lillian O'Neil, Beatrice Brown, Helen Dahl, Annie Ives, et Florence Grant.

"The Chorus Lady" sera donnée en matinée aujourd'hui et samedi.

CRESCENT.

"A Knight for a Day", une amusante et gaie comédie musicale tient l'affiche cette semaine au Crescent. Elle n'est pas comme d'autres œuvres du genre, un simple prétexte à l'introduction de numéros de vaudeville dans un cadre quelconque, elle a une intrigue intéressante qui retient l'attention du spectateur et lui fait goûter davantage les jolis chants qui y abondent.

Les rôles principaux sont tenus par M. Edward Hume et Mlle

FAITES USAGE DU BAUME D'ALLEN Pour les Poumons

Dès que vous prenez un rhume et ainsi vous évitez des affections dangereuses des bronches et des poumons... Vendu partout. DAVIS & LAWRENCE CO. N. Y.

Grace De Mar, deux excellents artistes auxquels le public ne s'attendait pas ses applaudissements. La troupe, du reste, dans son ensemble, est très bonne. La scène est soignée et l'on peut prédire que "A Knight for a Day" sera salle comble toute la semaine au Crescent.

ORPHEUM.

La salle de l'Orpheum était bondée lundi soir et aux deux représentations d'hier, et les spectateurs ont été récompensés de leur empressement par des numéros de vaudeville exceptionnellement attrayants.

Le charmante et habile comédienne Marie Daminton a obtenu un grand succès dans ses imitations très réussies de célébrités de la scène.

Le célèbre chasseur sud africain Fred Lindsay qui manie un fouet d'une longueur inouïe avec une maestria incomparable, a présenté un numéro intéressant.

Les six danseuses américaines sont gracieuses et ont été fort applaudies.

Une petite comédie, fort amusante intitulée "The Hooper Girl" a été très bien jouée par Mlle Kate Watson et M. Gustave Cahah.

Fred Lewis et Martha Chapin, dansent et chantent à ravir. Des vues cinématographiques et l'excellent orchestre du professeur Tosso complètent heureusement le programme.

TULANE.

"The Chorus Lady" est une comédie musicale très amusante, ce qui est assez rare dans les pièces de ce genre.

L'intrigue se déroule dans le monde du théâtre et met en scène un personnage éminemment sympathique, celui de Patricia O'Brien. Ce rôle est tenu à la perfection par Mlle Rose Stahl, une excellente artiste que notre public a déjà applaudie et qu'il a revue avec plaisir.

La musique du "The Chorus Lady" est ravissante et contient nombre de jolies chansons qui deviendront promptement populaires.

La troupe qui seconde Mlle Rose Stahl est fort bien composée, et comprend entre autres excellents artistes MM. Wilfred Lucas, Walter Pennington, Kenyon Bishop, Mmes Alice Leigh, Lillian O'Neil, Beatrice Brown, Helen Dahl, Annie Ives, et Florence Grant.

"The Chorus Lady" sera donnée en matinée aujourd'hui et samedi.

CRESCENT.

"A Knight for a Day", une amusante et gaie comédie musicale tient l'affiche cette semaine au Crescent. Elle n'est pas comme d'autres œuvres du genre, un simple prétexte à l'introduction de numéros de vaudeville dans un cadre quelconque, elle a une intrigue intéressante qui retient l'attention du spectateur et lui fait goûter davantage les jolis chants qui y abondent.

Les rôles principaux sont tenus par M. Edward Hume et Mlle

Feuilleton

L'ABEILLE DE LA N. O.

DEUX PASSIONS

PAR CHARLES MEROUVEL

DEUXIEME PARTIE

LA VIE COMME ELLE EST

LUCIENNE ET VALENTINE

(Suite.)

— Comme elle a dû être belle, elle aussi!

Elle ne se trompait pas: Quelquefois la pauvre femme, sans se venter, simplement, pour soutenir ses filles, leur parlait de son passé, de ses luttes, des tentations auxquelles elle avait dû résister, de la tranquillité de sa conscience.

Son visage endormi gardait encore des traces de cette inutile beauté atténuée par une petite photographie qui datait de vingt-cinq ans.

Elle avait été splendide même. Et parfois aussi elle avait été forcée de reconnaître que cette beauté n'avait fait que rendre son existence plus difficile et plus précaire.

Valentine se rappelait une phrase mélancolique prononcée par l'ancienne caissière, il y avait bien des années, un matin qu'elle se surprenait devant un miroir: — Souviens-toi, ma pauvre enfant, que la beauté n'est bonne qu'aux riches, et que pour toi elle ne sera qu'un danger.

Que de fois elle en avait apprécié la justesse! Que de pièges lui avaient été tendus, que d'embûches, que d'obstacles et de menaces même elle avait dû surmonter! Sans l'aide et les conseils de Gabrielle, que serait-elle devenue?

moi! C'était vrai. Sous sa tréle et délicate apparence de blonde à la peau satinée veinée de bleu, elle cachait une force de résistance incroyables.

Pendant cette longue et triste nuit, une métamorphose s'opéra en elle. Le jour amena près des deux sœurs le cortège des industriels qui exploitent à Paris les cadavres et s'en font des fortunes.

Ce fut Valentine qui se chargea de traiter avec ces oiseaux ignobles, mais quand elle réalisa les notes réduites dépendant aux extrêmes limites de la simplicité, elle s'aperçut avec terreur que toutes les économies de la maison ne suffiraient pas à les acquitter.

L'obligante mademoiselle Fleuriat offrit les siennes et ce fut Gabrielle qui paya le terrain acheté à perpétuité pour éviter à la mère de se protéger les promiscuités de la fosse commune.

Ces emprunts, cette assistance, ces humiliations des indigents, furent autant de blessures nouvelles au cœur déjà alourdi de la jeune fille.

veille où s'ouvrait pour elle, que son enfance était passée depuis longtemps, que sa jeunesse battait son plein et qu'il fallait songer à l'avenir.

Et ce n'était pas au sien seulement qu'il lui faudrait pourvoir. Mille inquiétudes lui venaient au sujet de Lucienne.

Le docteur de la pauvre fille avait produit sur elle une impression désastreuse. Elle adorait sa mère et n'était plus assez forte pour supporter le coup qui la frappait.

Valentine fut saisie du pressentiment d'une perte nouvelle et prochaine en examinant la pauvre figure de son aînée, le visage dont les os se dessinaient sous une peau amincie et brûlée par la fièvre des soucis journaliers, par l'inquiétude de manquer l'heure, par le serment enflammé des existences ballottées dans l'agitation de Paris, comme les épaves des caravanes balayées par le simoun sur les sables dévorants du désert.

Elle se dit avec terreur: — Bientôt ce sera son tour. Et ensuite, plus de mère, de sœur, plus de famille, plus rien! Que pouvait-elle espérer? De travail des femmes, quel résultat devait-elle attendre? Elle avait un exemple saisissant sous les yeux.

vantable, avait eu un moment de chance inouïe. Une main puissante l'avait soutenue.

Elle s'était ouverte largement pour elle. Mais à quel prix!

Et depuis que ce soutien lui manquait, malgré ses efforts, malgré son goût incontesté, son expérience des affaires, son énergie, elle s'enlisait dans une catastrophe.

La concurrence la tuait. De toutes parts des maisons rivales se fondaient; on lui enlevait ses meilleures clientes, on ne lui laissait que les douteuses, celles qui disent, au moment du quart d'heure de Babelais: — Pas encore; patientez; je suis un peu gênée en ce moment;.... et qui s'en vont se faire ouvrir de nouveaux crédits ailleurs!

Depuis cinq ans n'assistait-elle pas à la lutte acharnée de ses patrons contre la mauvaise fortune? Gabrielle n'avait pas ses angousses, mais son employée de prédilection n'avait pas de peine à le deviner.

Elle se plongeait avidement dans ses réflexions. Elle voulait assurer le repos de sa sœur et le sien et elle avait à peine envisagé les moyens d'aide desquels elle espérait y parvenir.

Parfois dans ses rêveries, elle avait caressé une vision, celle des jeunes filles riches, entourées de soins et de tendresse, qui venaient au magasin avec le futur de leur choix, la main dans la main.

Ces jours-là une envie soudaine lui montait au cerveau et accablait le mouvement de son cœur.

Mais elle se disait aussitôt avec amertume que ce bonheur n'était pas fait pour des pauvresses comme elle.

Alors? Que lui restait-il à faire? Imiter les modèles qu'elle avait sous les yeux, jeter au vent les chimères dont on l'avait bercée, voir les choses comme elles sont et la vie comme elle est, enivre

le flot et profiter des occasions qui pouvaient s'offrir à elle, en s'endormissant, en étonnant toute pudeur et en se disant qu'il n'y a de vrai que l'argent et que le reste ne compte pas.

— Etait-ce si difficile? Non, sans doute, puisque tant d'autres qu'elle voyait brillantes et adonnées n'avaient pas d'autre loi.

A dix heures enfin, par une matinée triste et pluvieuse, la morte quitta son pauvre logement pour n'y plus rentrer.

La encore Valentine puisa une nouvelle énergie pour ses résolutions en constatant à quel point elles étaient isolées dans cette immense ville où chacun s'occupe de ses affaires en oubliant les autres.

Elles n'avaient envoyé de lettres à personne. Pourquoi seraient-elles prévenues des indifférences et qui pouvait prendre part à la perte qu'elles venaient de faire? Pas un homme n'accompagnait ce convoi de pauvre, pas même Paul Tavernier qui s'était tant renfermé chez lui et ne savait rien de ce qui se passait. Gabrielle et quelques camarades des deux sœurs, avec la vieille voisine qui pleurerait après d'elles et qui pleurerait l'amie perdue, formaient seules ce triste cortège.